

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5<sup>e</sup> étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4<sup>e</sup> étage, et frappa porte gauche.

À peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ». Elle s'apprêtait à tourner les talons quand la porte s'ouvrit. Un homme guère plus âgé qu'elle se tenait dans l'entrebâillement.

Elle n'eut pas le temps de s'excuser qu'il lui avait attrapé la main pour la saluer et lui intimait de le suivre. Il lui demanda de se dévêtir rapidement, il était pressé. Surprise, Enola arpenta le couloir en sens inverse et quitta l'appartement, abandonnant son hôte inopiné pour le moins désappointé.

Elle fila chez son patient, à l'étage du dessus, ne laissant d'elle dans l'escalier que quelques effluves légers de chèvre-feuille. Âgé d'une cinquantaine d'années, il était employé de l'usine de carbone sur la commune voisine. Il avait été blessé lorsque le four à combustion avait pris feu avant d'exploser. La première greffe de peau n'avait hélas pas tenu. Après une deuxième opération, il avait pu regagner son domicile avec une obligation de suivi infirmier très strict. Enola assurait cette mission avec rigueur et se déplaçait à la moindre fièvre, odeur anormale, exsudation ou à l'apparition de taches noirâtres annonciatrices d'une nécrose.

Légèrement essoufflée, elle se confondit en excuses pour son retard et narra sa mésaventure avec le voisin du quatrième. Son visage s'empourpra.

Les soins terminés, elle s'engouffra dans l'ascenseur avec la farouche envie de quitter au plus vite le bâtiment.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle longeait les bords de Seine, Enola reconnut la silhouette de l'homme du 4<sup>e</sup> étage. Il avançait bon train dans sa direction. Elle pensait qu'il ne l'avait pas remarquée, quand arrivé à sa hauteur, il lui lança hardiment un « bonjour miss Alone ».

« Miss Alone », quelle impertinence ! Elle était certes célibataire, mais ce n'était pas noté sur son front.

Elle le foudroya du regard, haussa les épaules et lui répliqua : « Enola, je m'appelle Enola ».

Il resta bouche bée, alors qu'elle s'éloignait rapidement. Il n'était pas forcément fier de lui, ce n'était pas son genre d'être à ce point inconvenant. Pris de remords, il voulut s'excuser, mais la demoiselle avait déjà disparu.

Enola, Enola répétait-il sans cesse. C'était incroyable ! Il souriait à l'idée qu'Enola était l'anagramme parfaite d'alone, mais en plus c'était un prénom d'origine mapuche. Il y voyait assurément un signe du destin.

Quoique ! Il eut un doute et pencha pour une version plus plausible. Ses parents devaient admirer Sherlock Holmes et ils avaient alors choisi d'appeler leur fille comme la sœur de ce cher détective.

L'incident était quasi oublié quand ils se rencontrèrent à nouveau, dans l'entrée de l'immeuble. Le jeune homme présenta platement ses excuses à Enola pour son comportement et son audace qui avait frôlé l'irrespect. Jamais il ne s'était autorisé de tels agissements. C'est tout penaud et hésitant qu'il lui offrit néanmoins de partager une tasse de thé pour se faire pardonner. Enola fit semblant de réfléchir un instant avant d'accepter. Elle le trouvait un tantinet impudent, mais en même temps si séduisant.

Elle lui emboîta le pas. Il ouvrit fébrilement la porte de l'appartement, s'effaça pour la laisser entrer et aimablement, l'invita à rejoindre la salle au fond du couloir. Enola connaissait les lieux. Son regard balaya silencieusement la pièce. Elle prit place dans le vieux canapé tout avachi pendant que son hôte préparait le thé. Il fit à nouveau amende honorable et il se rendit compte qu'il ne s'était même pas encore présenté.

Il lui indiqua qu'il s'appelait Paco Rugendas et qu'il enseignait l'histoire quelques heures par semaine dans un établissement de la commune en même temps qu'il terminait une thèse sur les peuples premiers d'Araucanie et de Patagonie. Son ancêtre, le peintre Rugendas avait parcouru le monde. De ses voyages en Amérique latine, il avait rapporté en Europe divers tableaux des peuplades indigènes et de leurs coutumes. Ces tableaux sur les Mapuches l'avaient toujours fasciné, il se passionnait pour l'histoire de ce « peuple de la terre », ces Amérindiens de la Cordillère des Andes.

Paco avoua à Enola que son prénom d'origine mapuche l'avait alors interpellé, comme le signe de leur rencontre inévitable. La jeune femme n'eut pas le temps de le contredire qu'il continuait son discours.

De son aïeul, il tenait aussi probablement son goût prononcé pour la peinture et le dessin. En acceptant ce poste au collège d'Asnières-sur-Seine, il se sentait l'âme d'un Émile Bernard ou

d'un Vincent Van Gogh sur les bords de Seine. Comme eux, il s'était posé à plusieurs reprises sur ses rives, tentant d'esquisser son profil, ses courbes tantôt larges et arrondies, tantôt plus étroites.

La Seine, il la connaissait bien. Leur première rencontre avait eu lieu à Paris. Il avait suivi son cours, à la découverte des trente-sept ouvrages d'art qui l'enjambaient. Sa préférence allait aux deux ponts Louis-Philippe entre l'Île de la Cité et l'Île Saint-Louis, et Alexandre III, inauguré pour l'exposition universelle de 1900. Du pont Mirabeau, il ne gardait que le souvenir d'Apollinaire.

La Seine, il avait beau essayer de l'esquisser, il la voyait plus avec les yeux d'un professeur de géographie. Il s'était alors résigné et avait décidé de se tourner vers les personnages, les portraits et pourquoi pas le nu. Il ne se consacrait pas à ce loisir autant qu'il le souhaitait, mais il en avait besoin comme exutoire assez régulièrement. Son emploi du temps ne lui permettait pas d'assister à des cours collectifs de peinture. Aussi s'était-il résolu à faire appel à l'agence Croquez-nous pour lui envoyer quelqu'un.

Quand Enola avait sonné à sa porte ce fameux lundi, il l'avait confondue avec le modèle. Son départ précipité l'avait sur le moment complètement désarçonné.

Enola l'avait écouté poliment et comprit à son tour le quiproquo. Maintenant que Paco s'était tu, elle lui annonça qu'elle n'avait aucune origine mapuche. Elle était seulement bigoudène. Elle aussi avait un ancêtre renommé, Charles Chaussepied, un architecte. Il avait surtout œuvré dans le Finistère, notamment sur quelques communes à l'extrême sud-ouest du département. Elle travaillait pour le moment en région parisienne, mais elle projetait de s'installer prochainement à Lesconil, commune où elle était née. Plus elle racontait, plus Paco fronçait les sourcils. C'est donc dans un éclat de rire qu'elle prit congé, laissant Paco totalement abasourdi. Comment avait-il pu se tromper ainsi ?

D'abord ce prénom, puis son physique, son teint hâlé, ses cheveux, ses yeux légèrement bridés, très foncés. Il ne divaguait pas, elle était mapuche. Il ne pouvait pas en être autrement.

Les jours suivants, Paco rencontrait des difficultés à se concentrer sur sa thèse. En dehors de ses obligations de cours, il ne faisait que dessiner et peindre. Enola l'habitait, elle le hantait. Il révélait son portrait dans les moindres détails. Il fermait un instant les paupières, comme une envie de tout oublier, de ne plus penser. Puis, il fixait le chevalet et laissait le pinceau faire son œuvre. Du bout des doigts, il avait l'impression d'effleurer son visage, de tracer le chemin de sa nuque, d'y voir les reflets du soleil y luire légèrement, suggérant la douceur de sa peau. Il

imaginait même y déposer un baiser, de ses mains l'apprivoiser, la troubler. Paco caressait la toile, chacune de ses touches révélant la grâce, la sensibilité de sa muse. Il peignait Enola, une lumière émanait de son corps.

L'année scolaire se terminait, Paco avait soutenu sa thèse. Il s'était alors promis de s'offrir un voyage, en Amérique latine sur les traces de son ancêtre.

Il se rendit dans une agence pour préparer son séjour, il s'entendit demander un billet pour Lesconil. Il n'osa pas changer la destination, son lapsus révélait son envie de revoir Enola.

Quelques jours avant les festivités de la Saint-Jean, elle lui faisait découvrir son pays entre terre et mer, ses coutumes, la maison Richard édiflée par son aïeul. Paco s'étonnait chaque jour des similitudes entre ce territoire breton et l'Araucanie.

Ce matin-là, ils s'étaient levés tôt pour une randonnée sur le littoral. Arrivés à la croix des amoureux, ils avaient décidé de se baigner, c'était le premier jour de l'été en France, c'était le Nouvel An mapuche au moment du solstice d'hiver dans l'hémisphère sud.